

REVUE DE PRESSE

“Un formidable portrait de femme”

LES INROCKS

**QUINZAINE
DES RÉALISATEURS**
Société des réalisateurs de films
CANNES 2017

L'INTRUSA

À Naples, le combat d'une Antigone d'aujourd'hui

UN FILM DE
LEONARDO DI COSTANZO



SOMMAIRE

PRESSE NATIONALE	3
LE MONDE	3
LIBÉRATION	4
L'HUMANITÉ	5
TÉLÉRAMA	6
LES INROCKS	7
L'OBS	9
LES CAHIERS DU CINÉMA	10
POSITIF	14
SOFILM	15
STUDIO CINÉ LIVE	16
CAUSETTE	17
QUE TAL PARIS ?	18
PRESSE RÉGIONALE	19
LA DÉPÈCHE	19
LA MONTAGNE	20
LE DAUPHINÉ	21
MIDI LIBRE	22
WEB	23
FRANCE CULTURE	23
ARTE	24
CRITIKAT	25
SLATE	27
AVOIRALIRE	29
LES FICHES DU CINÉMA	32
CHACUN CHERCHE SON FILM	33
L'ITALIE À PARIS	34
LA VIE	35
UNIFICATION	36

LE MONDE

Le Monde

mardi 12 décembre 2017

quotidien

p.18

Assistance à personne dangereuse

A Naples, le dilemme d'une travailleuse sociale qui gère un centre d'aide pour enfants

L'INTRUSA



Naples est un inépuisable réservoir de fiction pour le cinéma italien. De Roberto Rossellini à Mario Martone, en passant par Francesco Rosi, sa beauté tragique inspire tous les styles. Celui de Leonardo di Costanzo est plutôt âpre et naturaliste, documenté et attentif aux soubasements sociaux de ses intrigues, anti-baroque au point d'en paraître revêche. Après *L'Intervallo* en 2012, récit minimaliste de la séquestration d'une jeune fille surveillée par un jeune camorriste sensible à ses charmes, il consacre sa nouvelle fiction à une histoire très simple d'apparence, en vérité très complexe, tirant vers le dilemme moral.

Fragile édifice moral

Giovanna, sèche et vaillante sexagénaire, est une travailleuse sociale qui gère dans la banlieue de Naples un centre d'aide pour enfants en difficulté, au prix d'une politique à la fois rigoureuse et risquée, prise en étau entre les voyous et la police, toujours sur le fil dans une ville en tension permanente. Le jour où la jeune Maria et ses deux enfants lui demandent asile, sans toutefois lui préciser que le père de famille,

mafieux notoire, se cache avec eux, les ennuis commencent. Arrêté lors d'une descente de police, le voyou laisse derrière lui sa femme et ses enfants, et à Giovanna une situation plus que délicate.

Réticente à exclure la mère et les enfants, elle s'aliène les parents et certains de ses collègues, au nom d'une règle tacite qui fait de ce lieu un sanctuaire où la délinquance n'a pas prise. Briser cet accord revient, pour les partisans de l'exclusion, à exposer l'institution, à mettre en danger le fragile édifice moral sur lequel elle repose et auquel elle doit le respect dont elle jouit. D'autant que certains parents ont été victimes des exactions de l'époux de Maria, dont l'attitude, farouche, sur la défensive, presque hostile, met de l'huile sur le feu.

Filmé sans chichis et sans vedettes, dans un lieu qui veut se soustraire à la fatalité et à la hauteur de ces héros ordinaires qu'il entend honorer, *L'Intrusa* pose la question du courage citoyen et de l'utopie sociale, telle que la réalité s'acharne, chaque jour, à les décourager et à les ruiner. Un film fragile, opinionniste, sans grand recours romanesque, tenu par sa foi. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film italien de Leonardo di Costanzo (1 h 35).

mercredi 13 décembre 2017
 quotidien
 p.32



L'action se déroule autour d'un centre d'accueil pour enfants dans un quartier populaire. GIANNI FIORITO

Assistante sociale, tu gardes ton sang-froid

Dans «*l'Intrusa*»,
 Leonardo Di Costanzo
 filme sans fard la lutte
 d'une femme contre
 la mafia napolitaine.

Quelque chose d'un peu couplant, brouillon, colle aux premières séquences du film de Leonardo Di Costanzo, *l'Intrusa*. Agitée dès l'orée, cette fiction – du cinéaste italien coutumier du genre documentaire – en une âme aux contours cabossés, semble quétier refuge pour reprendre son souffle. On se demande bien où l'on arrive. Dans un quartier populaire de la banlieue de Naples, des tours de béton jaune soleil aux multiples fenêtres encerclent de plus petits et modestes immeubles d'un centre d'accueil pour enfants. Giovanna, éducatrice bénévole, en est la gardienne à la chevelure acier et au regard vif tel un ciel dégagé et secret.

Refuge. La police s'introduit dans ce lieu de solidarité pour arrêter un homme lié à la Camorra, responsable du meurtre d'un individu pris pour cible par erreur. Le coupable laisse une femme, Maria, sa jeune fille et son bébé derrière lui, dans ce centre où

beaucoup vont vouloir qu'ils partent au plus vite, effrayés par les circonstances et les possibles retombées. Giovanna lutte pour qu'il en soit autrement. Outre la gestion des enfants et des querelles, des ateliers créatifs que l'éducatrice mène avec d'autres intervenants pour créer de grandes fresques murales et autres façonnages artistiques (comme ce pédales géant et homme ferraille nommé Mr. Jones), elle se tient en figure phare antimanchéenne, visage de nuances et d'acceptations. Selon elle, chacun doit apprendre et changer pour l'autre. Les enfants, bruts et à la fois innocents, y arrivent même mieux que les plus grands.

Le portrait naturaliste que Di Costanzo fait de cette situation est humble, sans enjolivures. Il se pose près des colères et des gestes de soutien puis donne sa confiance à toutes les respirations présentes car aucune n'est forcée, stylisée, appuyée pour faire monter le drame. Le refuge pour les défavorisés forme ce terrain où les émotions se diffusent sans grand problème. Au bord de la route, Giovanna refuse poliment qu'on la dépose chez elle. Le cours du film se trouve là, dans cette déambulation qui n'a pas besoin d'être emmenée au plus vite.

Cette femme compte sur le temps pour que la tolérance se fasse, que les maux guérissent. Verra-t-elle juste ? La réponse à cette question n'est pas de notre ressort, semble-t-il presque pas de celui du cinéaste non plus. Le récit est une fiction bel et bien ficlée, écrite et poétique tout en frôlant l'aspect d'un flux documentaire où chaque réponse semble authentiquement décidée par les âmes qui le traversent.

Vœu. Les petits bâtiments qui forment ce foyer imitent les plus grands environnements. Des trompe-l'œil d'immeubles sont peints sur les murs, s'affublent de fenêtres allumées et promettent plus de vies encore, plus d'habitants. Derrière tout cela se trouve *l'Intrusa* et le vœu d'un monde moins étiqueté, plus vaste. Et à Di Costanzo de nous emmener au cœur d'un abri pourtant si délimité, monde miniature de cohabitation et théâtre des sentiments, qui n'a besoin ni de tout ni de trop pour dessiner le lieu du vivant.

JÉRÉMY PIETTE

L'INTRUSA
 de LEONARDO DI COSTANZO
 avec Raffaella Giordano, Valentina
 Vannino... 1h 35.

l'Humanité

mercredi 13 décembre 2017

Page 20

410 mots

Par ici les sorties par Vincent Ostria

L'Intrusa

Leonardo Di Costanzo

Italie, 2017, 1 h 35

Hostilité. L'intruse, a priori, c'est la femme d'un mafieux de la Camorra qui s'est réfugiée avec sa fille dans un centre pour enfants en difficulté à Naples. L'arrestation du mari gangster sur place par la police ajoute aux remous que suscite la présence de cette famille dans la communauté soudée mais fragile. L'intrigue est diluée dans le climat général, dans les activités du lieu (fabrication de machines amusantes par des enfants), bref dans la vie ordinaire. Il y a certes une figure héroïque : la directrice du centre qui accueille ces parias malgré l'hostilité ambiante. Mais le mélo et la grandiloquence sont évités ; on reste dans le réel, dans la chronique sociale.

Télérama¹

mercredi 13 décembre 2017

quotidien

p.73

L'INTRUSA

LEONARDO DI COSTANZO



Une femme, anonyme héroïque, confrontée à un dilemme. Telle est Giovanna (Raffaella Giordano, visage émacié, regard intense, qui vient de la danse contemporaine), à la tête d'une structure d'aide pour enfants défavorisés dans un quartier de Naples. En accueillant l'épouse d'un membre influent de la Camorra, en fuite avec ses deux enfants, elle met en péril le

devenir du centre... Beaucoup de vitalité, d'échanges, de rires, mais aussi de tension dans ce film à la lisière du documentaire. Manque peut-être la part de fiction sentimentale qu'on avait tant aimée dans *L'Intervallo*, lui aussi situé à Naples, précédent film de ce réalisateur consciencieux.

— **Jacques Morice**

| Italie (1h35) | Avec Raffaella Giordano, Valentina Vannino, Martina Abbate.

samedi 9 décembre 2017
hebdomadaire
p.4, 71, 84 et 85

Cinémas



L'Intrusa de Leonardo Di Costanzo

La responsable d'un centre de loisirs napolitain sème le trouble en hébergeant la compagne d'un tueur de la Mafia. Une partition superbement écrite.

GIOVANNA, (FORMIDABLE RAFFAELLA GIORDANO, PLUS CONNUE COMME DANSEUSE et chorégraphe), la cinquantaine, dirige d'une main de fer un centre de loisirs situé dans une banlieue populaire de Naples. Ce lieu est un havre de paix tacite, une zone franche, un lieu un peu sacré (comme les églises d'autrefois). Il est protégé par la police et incarne presque une résistance à la violence extérieure. Mais on sent aussi qu'il n'est toléré par la Camorra que tant

qu'il reste ce qu'il est : un terrain de jeu pour enfants. Sentir, faire sentir : c'est tout le talent du film, présenté à la Quinzaine des réalisateurs en mai dernier, que de montrer sans tout expliquer.

Un jour, Giovanna recueille une femme qu'elle ne connaît pas, Maria (Valentina Vannino), et ses deux enfants sans logis, dans un minuscule appartement dont dispose le centre. Giovanna ignore que Maria, qui ne se montre guère aimable, est l'épouse d'un tueur de la Camorra qui vient



Raffaella Giordano

Le film parvient à concentrer toutes les contradictions de l'Italie du sud dans un seul lieu, plutôt ignoré par le cinéma

se retrouve maintenant en danger. D'autant plus que la Camorra, filmée de loin dans la personne de deux femmes, y pénètre bientôt.

Le long métrage de Leonardo Di Costanzo (cinéaste né à Ischia, en face de Naples, déjà auteur du très beau *L'Intervallo*) est un film tenu de bout en bout, admirable d'intelligence et d'écriture. Il parvient à concentrer les réalités quotidiennes de l'Italie du sud dans un seul lieu, assez ignoré par le cinéma, et dont il décrit la vie animée et amusante avec une vérité évidente. Le cinéaste, qui vient du documentaire, ménage dans son film plutôt dramatique des pauses admirables et inattendues où la vie et la joie surgissent soudain au milieu des immeubles insalubres, sans que ces parenthèses ne pèsent sur le récit et nous éloignent de son noyau. Sa mise en scène n'est pas dans le non-dit (au contraire, les gens parlent beaucoup et réfléchissent entre eux), mais dans la suggestion permanente. Tout se ressent, y compris le danger : lorsque Giovanna rentre chez elle le soir, qu'elle est seule dans la rue, on s'attend au pire, mais il n'adviert pas, parce que le danger est invisible et arbitraire. Les acteurs, notamment les enfants, sont extrêmement bien dirigés et filmés avec respect.

Après quelques scènes, la géographie du centre de loisirs nous devient familière, tout est très dessiné, construit.

Les liens de Giovanna et Maria évoluent peu à peu, sans que rien de définitif n'advienne jamais. Il n'y a pas d'histoire d'amitié comme on pourrait le voir dans un film bébête. Mais on comprend très vite (et sans doute le pressentent-elles) qu'elles ont quelque chose en commun : Giovanna est une femme du nord de l'Italie (son accent est très marqué) et Maria une paria. A l'image du centre lui-même, elles sont toutes deux, à leur manière, des *intrusa*.

Jean-Baptiste Morain

L'Intrusa de Leonardo Di Costanzo, avec Raffaella Giordano, Valentina Vannino, Martina Abbate (It., Sui., Fr., 2017, 1h35)

de se tromper de cible et est recherché par la police. Ce type doué pour le crime, venu se planquer avec sa famille dans ce local exigu, est très vite arrêté en plein milieu du centre de loisirs.

Maria, un temps chassée des lieux, revient s'y installer avec ses enfants, sans demander la permission à quiconque. Giovanna laisse faire, au grand dam des membres de son équipe. Quand la fille ainée de Maria commence à participer aux jeux du centre, les parents des autres enfants manifestent leur désapprobation et refusent que leur progéniture continue à le fréquenter. Pour eux, le ver est dans le fruit. Giovanna, qui possède pourtant une force de conviction et une maîtrise des rapports humains admirables, subit la pression de ses amis. Elle est prise dans un éternel dilemme moral : doit-elle prendre le risque de détruire la cohésion de la communauté, au nom d'une désobéissance aux lois de l'hospitalité qui ont toujours régi l'existence du centre ? Un lieu qui vivait sur un statu quo et

CLUB ABONNÉS PREMIUM

A gagner cette semaine sur special.lesinrocks.com/club



Cirque
Transit

Du 21 au 31/12, La Villette, Paris XIX^e
Etoile montante du cirque québécois, Flip FabriQue propose un spectacle où, sur des rythmes pop, l'acrobatie de très haut vol est une véritable célébration d'amitié.



Livre
20 ans de musiques électroniques par Trax
Hachette, préface de Jack Lang

Le magazine *Trax* fête ses 20 ans avec un beau livre : 300 disques importants, des interviews inédites, etc.



Création
Cosmos 1969
Les 12 et 13/01, Nanterre
Concert pour six musiciens et une acrobate, mémoire musicale de la bande-son d'Apollo XI avec David Bowie, Pink Floyd, The Beatles et King Crimson.



Danse
La Déclaration
Le 9/01, Saint-Ouen

Une langue commune naît de cette création, celle qui exprime la joie de jouer, celle de ceux qui s'engagent. Sylvain Groud conçoit sa déclaration d'amour à la liberté.

L'OBS

Hebdomadaire

Samedi 8 décembre 2017

p.105

LES SORTIES

L'INTRUSA

PAR LEONARDO DI COSTANZO

Drame italien, avec Raffaella Giordano, Valentina Vannino, Martina Abbate (1h35).

★★★☆ L'envers du film « Gomorra » : dans un centre pour gamins défavorisés de la banlieue de Naples, Giovanna



(Raffaella Giordano, *photo*), la directrice, dévouée et digne, accueille la jeune Maria et ses deux enfants. Le mari de celle-ci est un mafieux en cavale, et la police intervient. Reste le problème moral que pose la présence de la femme d'un gangster. Au risque de menacer l'institution, Giovanna doit faire un choix. Leonardo Di Costanzo plonge dans la réalité de la misère : enfants déclassés, violence sous-jacente, heurts sociaux. C'est simple, touchant, fort, entre néoréalisme et reportage. Un regard unique sur la face cachée d'une société décomposée, rongée par la délinquance et la peur, mais peut-être sauvée par le sourire des enfants. **F.F.**

6 décembre 2017

mensuel

accroche en couverture et p.36, 37, 38, 39

L'Intrusa de Leonardo Di Costanzo

Au-dessous du volcan

par Vincent Malausa

Dans *L'Intervallo* (2012), sa première fiction après plusieurs documentaires, Leonardo Di Costanzo filmait deux adolescents aux mains de la Camorra dans la parenthèse d'une journée suspendue, à rebours du tumulte et des malédicitions qui gangrènent le quotidien napolitain. Le grand asile désaffecté qui servait de cadre au film laisse place, dans *L'Intrusa*, à un centre d'aide aux enfants démunis, la Masseria, qui apparaît dès l'ouverture comme une forteresse symbolique : la violence endémique qui imprègne la cité vient s'échouer sur les rives de cet îlot utopique dirigé par Giovanna (interprétée par Raffaella Giordano, danseuse classique et chorégraphe). L'intervalle, la parenthèse, la suspension sont à nouveau au cœur de *L'Intrusa* : le centre résiste à l'économie mafieuse et ressemble à une poche de résistance imposant un espace de neutralité et un couvre-feu fragile à ses petits «réfugiés». Mais à l'inverse du sursis offert aux adolescents de *L'Intervallo*, les règles de vie de la Masseria sont mises à mal dès le début du film par l'arrivée de Maria, la femme d'un camorriste, et de ses deux enfants.

Pour filmer l'impossible cohabitation entre celle par qui le scandale arrive et la communauté des enseignants, formateurs et parents qui font vivre le centre, Di Costanzo tisse un récit d'une grande finesse, met en scène une lutte de territoire insidieuse, décrivant l'étau qui se resserre peu à peu sur ce lieu jusqu'alors préservé. Le cinéaste décrit cette guerre silencieuse avec un art de la suggestion bien éloigné des habitudes du film de mafia tel qu'il prospère en Italie depuis le triomphe de *Gomora* (2008) et jusqu'au récent *Sicilian Ghost Story* (qui sortira en mars). Nulle mise en spectacle de la violence ici, le film s'élance dans les pas fermes et gracieux de Giovanna, qui se tient postée aux quatre coins de son sanctuaire à la manière d'un grand oiseau veillant sur son nid.

Sa gravité, son regard inquiet, son entêtement à faire de la présence de Maria et de ses enfants le symbole et la raison d'être de l'existence du centre (contre l'avis de la communauté) permettent à Di Costanzo de redéfinir ironiquement une question éminemment napolitaine, celle de l'honneur : le combat d'honneur de Giovanna reporte sur un terrain symbolique cette lutte contre la sauvagerie néolibérale que la loi criminelle maquille en un simulacre «d'honneur» mafieux.

La présence camorriste n'apparaît ici que sous la forme d'un bruissement anxiogène : allées et venues des femmes de chefs de clans rendant visite à Maria, arrivée en grande pompe d'un véhicule de luxe, vues des quartiers pauvres qui font face à l'appartement de Giovanna, phares ou lumières dans la nuit palpitant comme une menace diffuse, rumeurs et commérages bouleversant l'harmonie des lieux. Cette menace en creux, découpée par la solitude dans laquelle se retrouve Giovanna, passe par la mise en scène d'une résistance admirablement chorégraphiée. Giovanna dépense l'essentiel de son énergie à occuper l'espace comme un rempart et à imposer sa présence en une suite de négociations avec les différents acteurs du centre (enseignants, parents, enfants, mère d'une des élèves dont le mari a été passé à tabac par le camorriste). Lancée au front, elle résiste de tout son corps (et rappelle en cela la Clara d'*Aquarius* de Kleber Mendonça Filho) et trouve en Maria, l'intruse, une sorte d'autre ego fixant les limites mêmes du conflit moral auquel elle est confrontée. La manière qu'a le cinéaste de filmer ce face-à-face comme une parade hiératique, tout en silences et non-dits, redonne à Maria, bête blessée qui demeure le plus souvent terrée dans sa petite baraque, une dignité et un visage (notamment lors de la scène où cette étrangère au faciès émacié retrouve toute sa sensualité en se



Giovanni Forte

maquillant dans l'ombre de son salon de fortune). Le pacte de confiance tacite qui scinde ce récit d'appriovisement renvoie les deux femmes à leur statut de mères (symbolique pour Giovanna) et de victimes d'un système de terreur qu'elles repoussent par la simple et souveraine affirmation de leur présence.

Ce lumineux portrait en miroir de femmes entêtées et solitaires, s'inscrivant dans la tradition des grandes héroïnes tragiques du cinéma italien (Giovanna en Antigone, Maria en sublime maudite), pousse le film vers une douceur rentrée qui affleure tout au long des scènes de vie du centre. Loin des clichés virilstes du mafia-movie, *L'Intrusa* trace son plus beau sillon dans cette figuration de la maternité, où les femmes et leurs enfants tentent de vivre par-delà le chaos d'une société disloquée. L'enfance est d'ailleurs le nœud secret de cette guerre qui ne dit jamais son nom, et les plus émouvantes séquences sont celles qui scandent le cycle des journées d'école (où l'on prépare une grande fête), entre ateliers de création, distributions de pains au chocolat et euphories éphémères. La spontanéité documentaire de ces scènes – dans lesquelles la plupart des acteurs sont non professionnels – donne

au centre des allures de bulle suspendue hors du temps : on y bricole de la féerie au jour le jour, avec les moyens du bord, à travers notamment la construction d'une grande cyclo-marionnette articulée nommée « Mister Jones », bête d'acier bringuebalante qui semble veiller sur les enfants et porter tous les fragiles idéaux de la Masseria comme une créature fabuleuse et bienveillante.

Le cinéaste oppose cette mythologie de bric et de broc, tissée dans l'imaginaire de l'enfance et dans les matières (papier, gouache, vieilles carcasses de vélo) d'un *arte povera* discrètement réinventé, au tableau cruel et fataliste qu'il offre d'une ville-monde qu'il explore depuis ses premiers documentaires. Ce sont les personnages bouleversants de Rita, la fille de Maria qui se lie peu à peu aux petits caïds du groupe des élèves, et d'Ernestina, une fillette mutique dont le père fut victime du camorriste, qui poussent la chronique vers son horizon de fable sur les limites de l'utopie et de drame au lyrisme contenu. Rita et Ernestina portent en elles toute la tragédie napolitaine et font silencieusement basculer ce petit théâtre de guerre du côté des grands films sur l'enfance dont le cinéma italien, de *Bellissima* de

Visconti aux mélodrames de Comencini, a su mieux que tout autre saisir la puissance d'enchantement et de cruauté. L'édifice communautaire qui était déjà sérieusement mis à mal dans un autre film présenté à la Quinzaine des réalisateurs cette année (*A Ciambra* de Jonas Carpignano, sorti le 20 septembre) ne trouve certes qu'un simulacre d'accomplissement dans la parade finale de *L'Intrusa* (d'où sont absentes Rita et sa mère), mais cet idéal meurtri, porté à bout de bras par Leonardo Di Costanzo et son inoubliable actrice, sonne comme le déclic d'un renouveau inespéré du cinéma italien. ■

L'INTRUSA

Italie, 2017

Réalisation : Leonardo Di Costanzo

Scénario : Leonardo Di Costanzo, Maurizio Braucci, Bruno Oliviero

Image : Hélène Louvart

Musique : Marco Cappelli, Adam Rudolph

Montage : Carlotta Cristiani

Interprétation : Raffaella Giordano, Valentina Vannino, Martina Abbate, Anna Patierno

Production : Tempesta, Amka Films Productions

Distribution : Capricci Films, Les Bookmakers

Durée : 1h35

Sortie : 13 décembre

Une suspension du jugement

Entretien avec Leonardo Di Costanzo



Leonardo Di Costanzo et Raffaella Giordano sur le tournage de *L'Intrusa*.

les premières victimes sont les camorristes. C'est sur eux qu'elle voulait agir. Donc, avec Maurizio Braucci et Bruno Oliviero, on a commencé à écrire en se demandant comment transformer un fait divers en tragédie, au sens grec. Dans cette première version, toutes les parties en cause déclinaient leurs positions à tour de rôle. C'était un film très bavard. Soit il fallait aller plus loin dans cette espèce de théâtralisation, soit à l'inverse, réduire au maximum la parole – c'est la direction qu'on a prise.

Donc le scénario était entièrement écrit avant le tournage ?

Oui, c'est très écrit ! Ce qui a un peu modifié les dialogues, c'est un long travail avec les acteurs entrepris avant le tournage. D'abord il a fallu les trouver et il y avait beaucoup de personnages qui devaient se raconter en peu de phrases. C'était vraiment compliqué. Il fallait trouver des gens capables d'offrir beaucoup avec le corps, le visage. C'est un processus qui a duré presque huit mois. Ma directrice de casting ou des associations m'appelaient, me recommandaient telle ou telle personne, des éducateurs, des usagers de centres sociaux, des enfants. La totalité des acteurs sont des amateurs qui jouent un rôle proche de leur réalité. Valentina Vannino, qui joue Maria, ne connaît rien du cinéma, on l'a trouvée devant une école où elle allait chercher ses enfants. Une fois les choix faits, je prends un lieu neutre, un appartement, une école, et j'appelle les gens pour les faire improviser entre eux sur des scènes qui sont avant ou autour du film. Valentina Vannino, je lui ai fait improviser une scène qui aurait montré l'arrivée du mari, la nuit, dans la maisonnette. Comme ce sont des gens qui ont souvent connu des situations proches du scénario, ces séances me permettent de réécrire des détails. L'autre

Quelle est l'origine de *L'Intrusa* ?

Quand je faisais du documentaire, il y a une quinzaine d'années, sans vrai projet, sans caméra, je m'étais mis à accompagner une assistante sociale bénévole qui fait le lien entre des condamnées enfermées à la prison de Pozzuoli, une prison pour femmes en banlieue de Naples, et leurs familles. Elle fait ça depuis longtemps, c'est une sorte d'autorité ici, une mère spirituelle. Je la suivais dans ses visites et j'avais été frappé par sa manière de pratiquer une espèce de suspension du jugement moral. On en parlait souvent, elle disait simplement : « *Il faut que je sois avec*. » Elle n'était pas religieuse au sens strict, elle était très pragmatique, mais il y avait un fond chrétien dans sa démarche. Même si c'était passionnant, j'étais mal à l'aise avec le fait d'utiliser cette femme pour entrer chez les gens et les filmer. Donc je ne trouvais pas ma position et j'ai abandonné l'idée. Après *L'Intervallo*, je cherchais un sujet pour une deuxième fiction. J'ai beaucoup d'amis à Naples qui travaillent

dans l'aide sociale. Un jour j'étais dans un centre d'accueil pour enfants défavorisés à l'intérieur d'un vieux bâtiment associatif et on m'apprend qu'une famille vit là et qu'elle est sans doute liée à la Camorra, parce qu'il y a eu une descente de police pour les interroger. La femme qui dirige le centre ne sait pas quoi faire... Et puis quelqu'un d'une association voisine me raconte que l'enfant de cette famille vient les voir pour jouer avec d'autres gamins, si bien que certains parents se plaignent. Voilà, j'ai rassemblé ces histoires et c'est devenu le scénario de *L'Intrusa*.

Le face-à-face de Giovanna et Maria vous a-t-il permis de structurer l'ensemble ?

Pas tout à fait. Pour moi il y avait un conte tragique là-dedans. Qu'est-ce qu'on fait quand un élément du « mal » s'installe dans un espace du « bien » ? Et à quoi sert cette suspension du jugement, que j'ai réinjectée dans le personnage de Giovanna ? L'assistante sociale dont je parlais était capable de dire que

travail important fait à ce moment-là, c'est d'introduire le napolitain dans les dialogues. Il y a différents degrés de « napolitanité » ; souvent les acteurs locaux, pour se faire comprendre, parlent un napolitain un peu arrondi, italianisé, celui que l'on entend à la télévision. Ça, il faut le détruire pour retrouver la vraie langue, celle qui ne s'écrit pas et qui se parle au quotidien dans la région.

Il y a tout de même une actrice, Raffaella Giordano.

Elle est surtout chorégraphe et danseuse, elle n'avait joué qu'un petit rôle dans *Il giovane favoloso* de Mario Martone. En écrivant, j'avais toujours imaginé Giovanna comme un personnage distant, et l'idée s'est renforcée quand on a décidé de réduire la parole. Il fallait confier le personnage au corps, à une manière de marcher, de se tenir face aux autres. Donc je cherchais quelqu'un qui viendrait des expériences théâtrales des années 70-80, ouvert à l'inconnu. Ma directrice de casting m'a fait rencontrer Raffaella Giordano, qui au départ ne voulait pas, entre autres parce qu'elle a beaucoup de mal à retenir un texte. Elle devait associer chaque phrase à un mouvement. Enfin, elle a accepté le défi, par curiosité je pense.

Dans un entretien, elle a dit que l'expérience du tournage avait été « comme se tenir immobile en plein désert ».

Oui, c'est ça ! Je lui disais de bouger le moins possible. C'est un énorme travail de rétention. Vous savez, j'ai pris une sorte de risque parce que ni Raffaella Giordano, ni Valentina Vannino, ni Martina Abbate, la petite fille qui joue Rita, ne voulaient participer au départ.

Elles ont chacune des qualités de présence différentes. Le visage de Valentina Vannino évoque la peinture religieuse, cela a-t-il guidé votre choix ?

Bien sûr. Elle ressemble à une Vierge de la peinture primitive, on a travaillé là-dessus. C'est ce que l'on retrouve dans la morale du personnage de Giovanna : une empreinte du christianisme originale. Mais on ne l'exprime pas directement. La petite maison de Maria fait penser à une crèche (un *presepe*, crèche miniature, tradition artisanale napolitaine, ndlr), une scène isolée de la réalité extérieure. Le

lieu était capital. Pendant l'écriture, tout est devenu plus clair à partir du moment où on a visualisé l'espace. Le scénario a été construit spatialement. Ensuite on a mis du temps avant de trouver le bon lieu, à Ponticelli, un quartier à l'extrême est de Naples. Il fallait que ça soit ouvert mais entouré d'immeubles, il fallait la maisonnette, le jardin. Les immeubles ne devaient pas être ressentis comme des présences oppressantes, plutôt des toiles de fond, c'est pour ça qu'on a fait peindre un trompe-l'œil sur l'un des bâtiments par un auteur de bande-dessinée, Gabriella Giandelli. J'aurais aimé qu'on fasse plus dans cette direction, mais j'ai eu l'idée trop tard.

Laissez-vous une marge d'improvisation durant le tournage ?

Très peu. Les acteurs ont tout répété dans un autre lieu, c'est la découverte de l'espace qui change les manières de porter le corps et la voix. Cette régénération est importante : d'une certaine manière on fait le film deux fois. Mais je ne peux pas laisser les acteurs très libres parce que la narration est faite de minuscules déplacements, c'est un espace serré. Il faut qu'ils respectent ces petits mouvements pour que le film aille au bon endroit. Je suis content du résultat : par rapport à mes autres films, celui-ci était une énorme machine, avec une équipe technique assez lourde, et j'avais peur d'écraser le scénario.

Comment avez-vous travaillé avec votre chef-opératrice, Hélène Louvart ?

Pour *L'Intervallo* j'avais travaillé avec Luca Bigazzi (chef-opérateur, entre autres, de Paolo Sorrentino, ndlr), qui est un praticien extraordinaire, mais qui ne voulait presque pas faire de repérages, ce qui m'avait un peu angoissé. Avec Hélène Louvart, on a fait l'inverse. Nous avons une expérience commune du documentaire, elle a collaboré avec des gens que j'ai bien connus quand je travaillais en France, comme Mariana Otero, et j'aime ce qu'elle a fait pour les deux films d'Alice Rohrwacher. On parle la même langue. Dans *L'Intrusa*, il fallait imposer l'espèce de détachement de la réalité propre au lieu, se mettre en bataille constante avec le naturalisme. Donc on a réfléchi pendant deux semaines, dans l'espace, avant le tournage, à la lumière et aux positionnements de caméra pour chaque scène. Si bien qu'au final, il y

a beaucoup moins de plans que dans *L'Intervallo*. On tournait essentiellement en extérieur mais en rajoutant beaucoup de lumière pour essayer d'équilibrer et de travailler le naturalisme du dedans, pour ainsi dire.

Sans doute à cause de l'opposition des deux personnages féminins, le film donne aussi le sentiment d'une sorte de classicisme, sans que l'on puisse lui trouver des modèles précis. Avez-vous d'autres films en tête ?

Je pense que chaque fois qu'on écrit ou que l'on tourne, tout ce qu'on a lu et tout ce qu'on a vu revient en mémoire. Comme disait Jean Rouch, chaque film en contient des milliers. On pense à Rossellini peut-être ? Mais j'arrive à la leçon de Rossellini par le biais du cinéma français, et surtout par les expériences de Rouch – vous savez qu'ils étaient amis. Rouch a utilisé toutes les variations du documentaire et de la fiction, il était dans un questionnement continual de la forme. Il ne s'est jamais arrêté de chercher. Je ne pensais pas faire de la fiction. Mais j'ai constaté à un moment que les outils du documentaire ne me permettaient pas de raconter certaines histoires. C'était un choix obligé.

Mais Rouch engageait ses personnages documentaires à inventer de la fiction devant la caméra. Est-ce une forme à laquelle vous avez pensé ?

Non, c'est sans doute quelque chose que je ne ferais pas. J'ai compris qu'il était capital que chacun ne s'interprète pas soi-même. Il faut que la fiction soit nette, surtout quand on parle de gens qui sont dans des situations de besoin. Je peux prendre des acteurs qui viennent des milieux décrits par le film, mais c'est parce qu'ils connaissent les personnages, pas parce qu'ils sont les personnages. Comme ça ils peuvent remplir les rôles sans se mettre à nu, ni en danger. Et on sent que c'est joué. C'est important de conserver cet espace entre la réalité de l'acteur et l'interprétation.

C'est comme la formule que la cinéaste de *Mia Madre* de Nanni Moretti répète à son acteur : « Il faut que tu joues à côté de ton personnage ».

Ah ! oui, tout à fait ! Il faut être à côté.

Entretien réalisé par Cyril Béghin à Naples, le 24 octobre.

POSITIF

REVUE MENSUELLE DE CINÉMA

mardi 21 novembre 2017

mensuel

p.52



L'intrusa

L'intrusa

Italien, de Leonardo Di Costanzo, avec
Raffaella Giordano, Valentina Vannino, Martina
Abbate, Anna Patierno.

Éducatrice professionnelle ou simple bénévole, qu'importe ! Giovanna, la cinquantaine émaciée, est un peu les deux soit l'issue, Giovanna sait que la peur et à la fois. Voilà des années qu'elle dirige l'intolérance sont au seuil de son centre ce centre aéré niché au cœur d'une cité refuge. Ce qu'elle a toujours refusé. Un défavorisée de la banlieue de Naples. conflit moral qu'elle affronte pourtant Là même où elle tente, avec son équipe avec douceur et fermeté. Et c'est peut-être chaleureuse, de protéger les minots de cela, cet héroïsme ordinaire, réfléchi, la violence mafieuse alentour. Un lieu confiant, qui donne au film de Leonardo d'espoir sinon d'utopie. Jusqu'au jour Di Costanzo une telle force. Une si où Maria, épouse d'un criminel de la belle gravité. Il est vrai que ce réalisateur Camorra en fuite, vient s'installer avec venu du documentaire a su trouver la ses deux enfants dans un baraquement forme idoine pour raconter son histoire, du centre. Avec son accord. Une hospi- alternant sans emphase mouvements talité qui, très vite, est contestée par sa chahutés et plans rigoureux. Raccord avec petite communauté. Bientôt, Giovanna Giovanna, femme apparemment lasse et est donc sommée de faire un choix. néanmoins très déterminée. Difficile de Soit elle continue de protéger la jeune ne pas avoir envie de la suivre, de toute femme (peu aimable en outre...), dans façon ! À cause de sa singularité : peu la logique d'une vie dédiée à l'Autre, de fictions peuvent se prévaloir d'avoir quel qu'il soit. Mais elle prend le risque pour personnage principal une média-de s'isoler, donc de remettre en cause trice sociale. À cause de son sens de la le sens même de son travail. Soit elle la mesure, une option inattendue dans un renvoie au nom de la sécurité collective. tel contexte. Et à cause de son interprète : Mais alors elle la condamne à une marge Raffaella Giordano, ancienne danseuse dangereuse (Maria refusant l'aide de la de Pina Bausch, se révèle ici tout à fait « famille »). Un dilemme complexe, digne captivante. (Voir aussi n° 677-678, p. 84, d'une Antigone moderne : quelle que Cannes 2017).

Ariane Allard

Sofilm

N° 56
décembre 2017
Page 62
720 mots

Raffaella Giordano dans L'Intrusa



Dans un quartier pauvre de Naples, Giovanna dirige un centre communautaire pour enfants. La femme d'un tueur à gages fraîchement emprisonné s'y installe avec son bébé et sa petite fille, menaçant malgré elle le fragile équilibre de la communauté. Raffaella Giordano, l'interprète de Giovanna, n'est pas actrice mais une chorégraphe et danseuse qui a fait ses débuts chez Carolyn Carlson et Pina Bausch. Dans *L'Intrusa*, elle assume avec une belle retenue les revers d'une solidarité sans discrimination. (Enfin) une bonne nouvelle du cinéma italien. *En salles le 13 décembre*



N° 95
décembre 2017
Page 78
83 mots

06 DÉC 13 DÉC CRITIQUES—ET AUSSI

L'intrusa OO De Leonardo Di Costanzo • 1 h 35 • 13 décembre

B anlieue de Naples. Une bicoque au milieu d'un centre pour enfants défavorisés.

À l'intérieur, la femme d'un ma.oso avec ses deux enfants. Giovanna (Raffaella Giordano, impériale), qui s'occupe du centre, se demande ce qu'elle va faire de ces locataires.

Si le lm imprime par endroits une réelle tension dramatique, il peine à trouver le bon rythme sur la durée.

Dommage. n T.B. ■

Cauvette

Vendredi 1^{er} Décembre 2017

Mensuel

Page 83



L'INTRUSA ANTIGONE MODERNE

Pas pareil ! Bien qu'il soit situé à Naples, en Italie, le nouveau film de Leonardo Di Costanzo n'est pas un énième film sur la mafia. Centré autour d'une femme singulière, qui va devoir faire un choix délicat, il nous raconte la cohabitation avec la peur. Et nous parle d'espoir. Passionnant.

Differentes

L'héroïne de *L'Intrusa* se nomme Giovanna. Elle dirige depuis des années un centre aéré au cœur d'une cité défavorisée de la banlieue de Naples. Un lieu rempart, bâti vaille que vaille pour protéger les minots de la violence mafieuse alentour. Un lieu chaleureux jusqu'au jour où Maria, épouse d'un criminel de la Camorra, s'installe avec ses deux enfants dans un baraquement du centre. Avec l'accord de son mari.

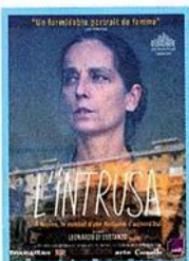
Seule(s) contre tous

Très vite, cette hospitalité est contestée par les familles, collègues, les administrateurs et administratrices du centre. Bientôt, Giovanna doit donc se confronter à un choix délicat : protéger Maria, en toute logique puisque sa vie a toujours été dédiée à l'Autre ; ou la renvoyer, au nom de la sécurité du groupe. Le dilemme est complexe, digne d'une Antigone moderne. D'autant que Maria est une femme fière, peu aimable. Et puis Giovanna voit bien que la peur et l'intolérance infiltrent son centre refuge. Ce qu'elle a toujours refusé.

Unique

Cerise sur le gâteau, le réalisateur a trouvé la forme idoine pour raconter son histoire, alternant en confiance mouvements chahutés et plans rigoureux. Raccord avec Giovanna, femme singulière jusqu'au choix de la comédienne pour l'incarner : Raffaella Giordano, fascinante, est une ancienne danseuse de Pina Bausch. **A. A.**

L'Intrusa, de Leonardo Di Costanzo.
Sortie le 13 décembre.

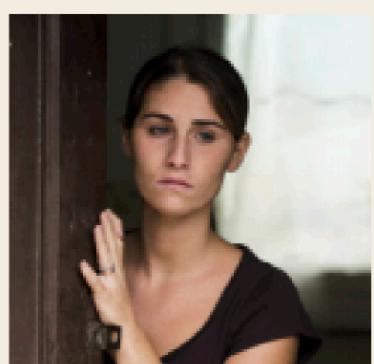




1 décembre 2017

mensuel

p.16



➔ *L'intrusa*

Dans une banlieue de Naples, Giovanna, interprétée par la danseuse et chorégraphe Raffaella Giordano, dirige une structure d'aide animée par des bénévoles en direction des enfants les plus démunis du quartier. Le quotidien de cette petite communauté est bouleversé le jour où arrive Maria, l'épouse d'un criminel de la Camorra, qui vient s'installer au centre avec son bébé et sa fille. Giovanna accepte la présence de cette famille qui n'a nul autre endroit où aller, mais elle est rapidement confrontée à l'inquiétude de la police, du conseil d'administration du centre et des autres parents. La situation s'avère d'autant plus délicate que certaines familles ont été directement victimes des violences du mari emprisonné. Avec *L'intrusa*, le réalisateur Leonardo di Costanzo nous livre une histoire puissante, celle d'une femme de conviction prise au piège d'un dilemme moral qui peut aller jusqu'à lui faire remettre en cause le sens de son travail.

[SORTIE LE 13 DÉCEMBRE]

L'intrusa,
de Leonardo di Costanzo
(Italie, Suisse, France 2017 · 1H35)

LA DÉPÊCHE

LA DÉPÊCHE
DU MIDI

5 décembre 2017
quotidien
p.26

Rencontres du cinéma italien

Cas de conscience à Naples...

l'essentiel ▶

Présenté aujourd'hui en compétition, « L'intrusa » raconte avec subtilité le dilemme d'une directrice de centre de loisirs posé au pied d'un immeuble napolitain...



La danseuse et chorégraphe Raffaella Giordano interprète Giovanna/Photo DR

Jusqu'où peuvent aller la générosité et le sens de l'hospitalité sans risquer l'explosion de la société dans laquelle elles s'appliquent ? C'est toute la question du subtil « L'intrusa » de Leonardo Di Costanzo, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes et projeté aujourd'hui en compétition au festival du cinéma italien. L'action se situe à Naples, dans un centre de loisirs pour enfants posé au pied d'une cité mise en coupe réglée par la mafia. Ce centre est dirigé par Giovanna (interprétée par la danseuse et chorégraphe Raffaella Giordano) qui, avec quelques bénévoles, tente à travers diverses activités artistiques, de sortir les enfants de leur accablant univers de violence, de laideur et de pauvreté.

Or, dans une baraque située sur le centre, Giovanna a accepté d'héberger une jeune-femme avec son bébé, sa fillette... et son mari mafieux qu'elle lui avait ca-

ché. Mari qui est arrêté et mis en prison au début du film, pour avoir (notamment) tué le père d'un des enfants venant au centre de loisirs.

Après cette arrestation, l'épouse du criminel refuse avec une certaine arrogance de quitter les lieux. Mais les parents n'acceptent pas que leurs enfants jouent avec la fillette de celui qui a tué leurs papas... Giovanna garde son cap : la fillette, qui vient au centre, n'est pas responsable des actes de son père, et la petite famille ne doit pas quitter les lieux. Mais les parents, trouvant que la générosité est toujours du côté des assassins, décident de

ne plus envoyer leurs enfants au centre...

La communauté ou l'individu ?

Sensible et intelligent, d'une belle gravité, magnifiquement interprété et par les enfants et par Raffaella Giordano qui met toute sa grâce et sa fermeté au service de sa cause, « L'intrusa » tourné quasiment en vase clos, pose la complexité des situations à travers ce dilemme et ce cas de conscience -très actuel- dont on voit les variantes dans nos sociétés démocratiques occidentales fragilisées par les crises économiques, sociales et religieuses...

Alors, Giovanna doit-elle prendre le risque de détruire la cohésion d'une communauté au profit d'un seul individu ? Doit-elle privilégier l'innocente fillette du criminel, dont l'exclusion du centre peserait lourd dans sa vie future, quitte à faire du tort aux autres enfants ? Et où trouver le point d'équilibre entre ses idéaux, la réalité des situations, l'aide et l'ouverture à l'autre, la justice, la protection d'une communauté, l'espoir d'un monde meilleur et le combat pour qu'il le devienne ?

Nicole Clodi

Projection mardi 5 décembre à 17h au cinéma ABC.

AUJOURD'HUI

Le programme **aujourd'hui** mardi au cinéma ABC

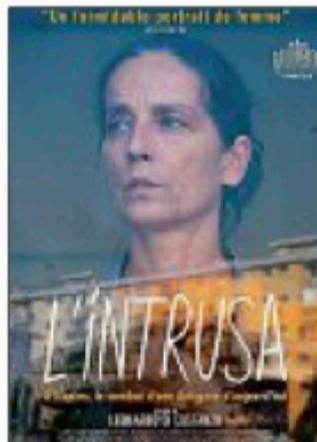
À 13h : « Veleno », film en compétition. Dans une ferme de Campanie, deux frères qui ont un élevage de bufflonnes, tentent de résister à la mafia qui veut leur acheter leurs terres pour en faire une décharge de produits radioactifs. Pollution et corruption au menu... À 15h : « Veloce como il vento ». Interprété par Stefano Accorsi qui a reçu là le prix du meilleur acteur, ce film tiré d'une histoire vraie se déroule dans l'univers des courses automobiles.

À 17h, « L'intrusa » (lire ci-contre). À 19h, avant-première de « Fortunata ». Réalisé par Sergio Castellito présenté à Cannes section « Un certain regard », ce film raconte l'histoire de Fortunata, coiffeuse, maman d'une fillette qui tente de s'en sortir en ouvrant son propre salon de coiffure. Mais l'amour survient... Interprété par Stefano Accorsi et Jasmine Trinca, qui a reçu le Nastri d'argent pour son interprétation... À 21h : « Tutto quello che voi ». Une des meilleures comédies italiennes de l'année. Un jeune étudiant turbulent... et ignorant accepte un travail à domicile chez un vieux poète érudit et cultivé de 85 ans...

■ ET AUSSI

Héroïne ordinaire

L'intrusa. Droite, le regard franc, Giovanna veille sur un centre pour enfants dans un quartier populaire de Naples. Mais l'irruption de la femme d'un mafieux en fuite, « L'intrusa », va rompre l'harmonie du lieu et obliger Giovanna à faire des choix. Le long-métrage de Leonardo di Costanzo, présenté à Cannes dans le cadre de la Quinzaine des réalisateurs, s'ouvre sur des enfants réunis dans un vaste jardin pour réaliser un animal en papier mâché. Ce coin de verdure, coloré par des fresques, est entouré d'im-



meubles décatis survolés par des hélicoptères. Ce havre de paix dans la périphérie de Naples est dirigé avec douceur et fermeté par Giovanna (Raffaella Giordano). Le calme de l'institution est rompu le jour où Maria (Valentina Vannino) trouve refuge avec sa fillette, Rita (Martina Abbate) et son nourrisson. Mais la jeune femme a omis de dire qu'elle est l'épouse d'un tueur à gages de la Camorra.

Drame de Leonardo Di Costanzo. Italie (1h36).

dimanche 26 novembre 2017
Édition(s) : PRIVAS CENTRE ARDÈCHE
Page 15
67 mots

Le documentaire aiguise son regard

Leonardo Di Costanzo était, hier en fin d'après-midi, l'invité des Rencontres pour parler de "L'intrusa". Celui qui est venu au cinéma par le documentaire a choisi de s'inspirer de faits réels. De ce récit épuré, joué par des acteurs non professionnels, ressort les codes de la tragédie où le mal (la mafia napolitaine) pénètre un jour dans un centre de bienfaisance. ■



mercredi 22 novembre 2017

quotidien

p.5

Sur les grands écrans du bassin de Thau

Cinéma. Chaque mercredi, regard critique de cinéphiles. Aujourd'hui : "L'Intrusa".

Non, ce n'est pas encore une histoire avec la mafia comme trop souvent quand les films se passent à Naples. Mais il faut s'en méfier, elle n'est jamais très loin et peut se manifester de manière très inattendue.

L'action de "L'Intrusa" se déroule dans une petite banlieue napolitaine, dans un univers fermé et protégé, où sont accueillis des enfants défavorisés ou en danger.

Une ode au bénévolat

À la tête de l'équipe éducative, il y a Giovanna, la créatrice de ce centre communautaire récréatif, en même temps refuge et alternative à la logique mafieuse du quartier.

À l'intérieur de ce centre, il y a aussi une maisonnette permettant un accueil provisoire. Et parce qu'elle a aussi un rôle de médiateur social, Giovanna va devoir prendre un jour une décision qui va peser lourd sur l'avenir de ce centre auquel petits et grands sont terriblement attachés, créant ainsi un véritable conflit moral. Le réalisateur, Leonardo Di Costanzo, a voulu mettre en



■ Le film a pour cadre une banlieue napolitaine.

scène ces gens qui vouent leur vie à la cause sociale et au bénévolat, ces "héros des temps modernes" comme il les appelle, qui se retrouvent la plupart du temps seuls au moment de prendre les décisions fortes et dont on ne parle pas assez.

"L'Intrusa" avait fait partie de la sélection de la Quinzaine des réalisateurs au festival de Cannes 2017.

LUCE LAVERGNE
LA DANTE ALIGHIERI

Pratique

Au Comœdia

à Sète, rue du 8-Mai-1945, ce vendredi, à 20 h 30. Projection en avant-première et en VO sous-titrée en français. Durée : 1 h 35. Tarifs de 5 € à 9 €.

FRANCE CULTURE

Par les temps qui courent par Marie Richeux
du lundi au vendredi de 21h00 à 22h00

Leonardo Di Costanzo : "La limite entre le dedans et le dehors, la légalité et l'illégalité offre un point de vue privilégié pour raconter le présent"

08/12/2017

PODCAST EXPORTER

Le cinéaste signe "L'Intrusa", en salles le 13 décembre. Une fiction qui se déroule dans un quartier défavorisé de la périphérique de Naples, au sein d'un centre de loisirs pour enfants où des travailleurs sociaux luttent contre la mafia omniprésente.



"L'Intrusa", de Leonardo Di Costanzo (2017) • Crédits : Capricci

On évalue certainement la force des engagements et des convictions, lorsqu'ils doivent s'exprimer dans des conditions plus tendues qu'à la normale. Accueillir des enfants qui ont besoin d'attention, restaurer leur confiance dans l'adulte, éclairer en eux le plus vivant des possibles est déjà l'œuvre d'une vie, et pas des moindres. C'est ce que fait Giovanna dans la périphérie de Naples, à travers la Masseria, un îlot dans la ville, qu'elle a créé. Mais, quand il s'agit d'accueillir une jeune mère et ses deux enfants, compagne d'un mafioso criminel, l'équation devient plus retorse. La petite Rita, si elle est la fille d'un bandit tueur est une petite fille avant tout, et c'est ce que Giovanna défend devant les doutes des autres parents et ceux qui travaillent avec elle. Pour défendre l'intrus elle devient l'intruse. *L'Intrusa* est le titre du film de Leonardo Di Costanzo.

“ Je vis à Naples, j'ai souvent utilisé Naples comme lieu où tourner mes films, chaque fois, c'est un problème pour moi de raconter. C'est une ville qui s'offre très facilement. C'est comme un corps-à-corps que j'engage avec cette ville : au lieu de la filmer de face, j'essaie de la filmer à côté.

“ Mon but en écrivant, en montant, c'était que le dilemme soit expliqué, que toutes les parties en cause aient leur propre raison. La vie est souvent comme ça, on ne sait pas qui a raison qui a tort...

“ C'était important pour moi que cette histoire qui se passe à la périphérique de cette ville soit racontable pour tout le monde, qu'elle ait l'allure d'une fable.



L'Intrusa, de Leonardo Di Costanzo • Crédits : Capricci

ARTE

<http://cinema.arte.tv/fr/lintrusa-rencontre-avec-leonardo-di-costanzo>

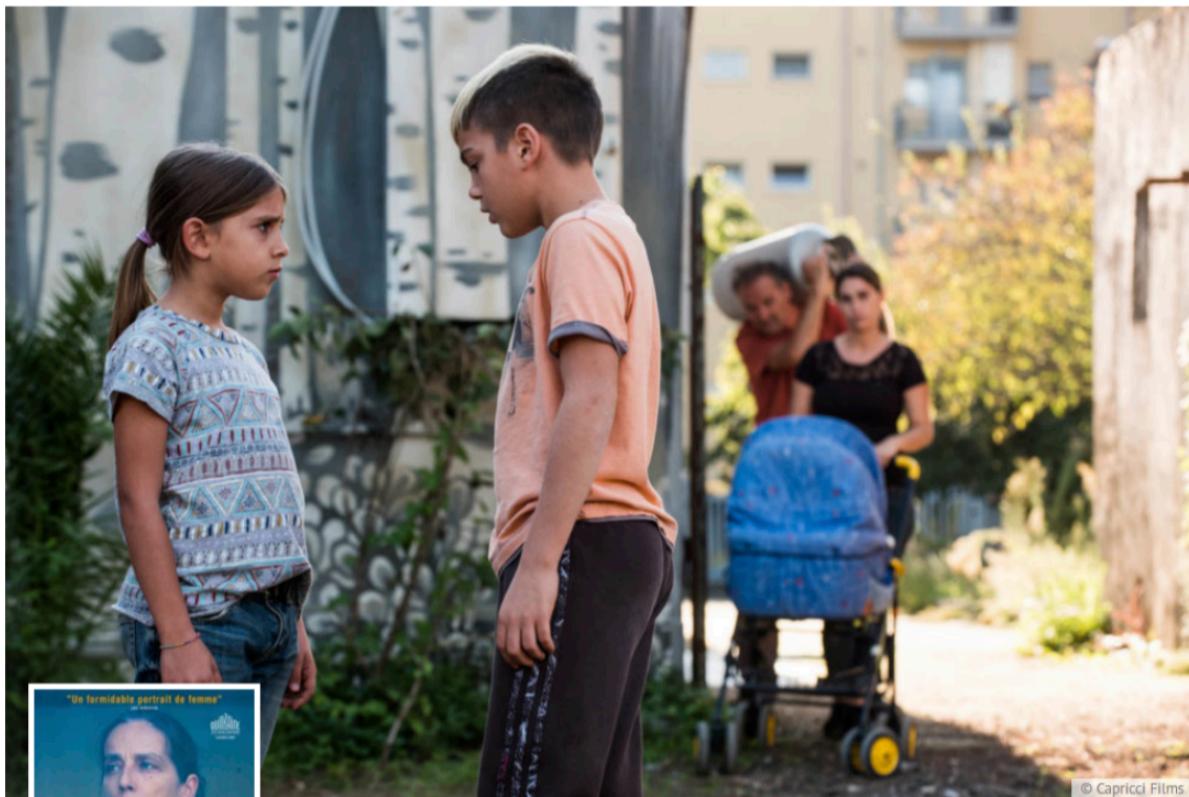


"L'Intrusa" - Rencontre avec Leonardo Di Costanzo



3 min

Doit-on sous prétexte de se protéger chasser des innocents? En posant sa caméra au coeur d'un minuscule territoire napolitain, L'Intrusa explore la question avec chaleur. Selon l'adage de Jean Renoir qui veut que tout le monde ait ses raisons, Leonardo Di Costanzo embrasse avec détermination ses personnages tous rétifs, méfiants, mais aussi pleinement aimants.



© Capricci Films

COUR DES MIRACLES, par Thomas Choury



L'Intrusa

Raconter Naples par le prisme de sa violence et de son empire mafieux n'a rien d'original. C'est pourtant à travers un regard de biais et une scénographie simple que *L'Intrusa*, le nouveau long-métrage de Leonardo Di Costanzo (après la sortie de *L'Intervallo* en 2012) creuse un sillon neuf sur ce sujet rebattu. On est très loin ici du pseudo-film mythologique et clinquant comme *Suburra* de Stefano Sollima (qui se déroulait à Rome) ou du naturalisme édifiant et viril qui a fait la réussite de *Gomorra* de Matteo Garrone mais qui a ensuite été décliné à de nombreuses reprises, souvent pour le pire. Au contraire, par son récit et son action ramassés à une unité de lieu (la Masseria, un centre d'aide aux enfants des quartiers pauvres de la capitale de Campanie) et sa spontanéité documentaire, le film revendique une certaine modestie, qui n'est que de façade tant il révèle en creux, les profonds traumas de la société napolitaine.

réalisé par **Leonardo Di Costanzo**

Si le canevas de *L'Intrusa* reprend les codes de la tragédie classique par son huis-clos et ses grandes figures féminines, à la fois vigiles, résistantes et maudites, la mise en scène porte en elle une dimension organiciste dans sa représentation du fait social. La petite communauté du centre joue le rôle de ville miniature avec ses tensions entre mécanismes solidaires et enjeux de pouvoir : Di Costanzo l'imagine vivante, comme un corps humain où chaque élément s'harmonise ou réagit de façon épidermique à la moindre petite blessure. Les femmes accompagnent leur enfant le matin, les animateurs s'activent, redoublent d'idées pour les occuper et Giovanna (Raffaela Giordano), au milieu, impulse et fluidifie toutes les relations. Elle est à la fois le cœur et le système sanguin de la Masseria. Pas étonnant donc de voir le film se nouer autour de la construction d'un géant de ferraille – « Mister Jones » – par les petits protégés qui auront le loisir de lui « donner vie » lors de la parade de fin d'année grâce à un ingénieux système de machinerie mécanique. Pas étonnant non plus de voir figurée la menace mafieuse comme un cancer qui s'implante et vérole l'organisme. L'arrivée de Maria, femme de camorriste récemment arrêté, et de ses deux enfants, venus habiter un certain temps au centre pour être protégé des éventuelles pressions de l'extérieur, provoque la stupeur parmi les travailleurs sociaux et les autres familles. Avec elle, la communauté ouvertement humaniste et alternative – on le perçoit à travers l'attention portée aux enfants roms, sujet très sensible en Italie, les initiations écologiques, la pédagogie très à l'écoute des enseignants – se tétanise, comme si chaque émancipation valait la peine d'être menée sauf celle qui touche de près ou de loin à la violence criminelle. Cette façon dont Leonardo Di Costanzo s'applique à montrer l'aigreur, la méchanceté de tous ces membres idéalistes envers cette femme qui a fait entrer le refoulé dans la forteresse – à plusieurs reprises, de grosses voitures de luxe pénètrent dans le centre d'où en sortent des femmes venues sermonner Maria et la faire sortir de la Masseria – témoigne de la peur sociale écrasante qu'inspire l'empire du crime sur les habitants.

Trois femmes puissantes

L'Intrusa
Italie - 2017

Réalisation : Leonardo Di Costanzo
Scénario : Leonardo Di Costanzo
Image : Hélène Louvart
Décors : Luca Servino
Costumes : Loredana Buscemi
Son : Maricetta Lombardo
Montage : Carlotta Cristiani
Producteur(s) : Carlo Cresto-Dina
Production : Tempesta
Interprétation : Raffaella Giordano (Giovanna), Valentina Vannino (Maria), Martina Abbate (Rita), Anna Patierno (Sabina), Marcello Fonte, Gianni Vastarella (Giulio), Flavio Rizzo (Vittorio), Maddalena Stornaiuolo (Carmela), Riccardo Veno (Sessa), Emma Ferulano (Claudia), Giovanni Manna (Tommaso)
Distributeur : Capricci / Les Bookmakers
Date de sortie : 13 décembre 2017
Durée : 1h35

Jamais *L'Intrusa* ne fantasme le grand banditisme : le film refuse de montrer explicitement sa violence et substitue à ses traditionnelles figures héroïques (hommes porte-flingues à la trajectoire ascendante au sein de la structure, du petit caïd local au grand parrain), les figures inverses : les femmes, silencieuses mais déterminées à sortir par le haut du cauchemar dans lequel elles sont plongées. Di Costanzo articule son long-métrage autour de trois formes de résistances féminines différentes dont le tragique de leur situation tient à leur non complémentarité. Au centre, donc, Giovanna, directrice de la Masseria qui prend sous son aile Maria et sa famille contre vents et marrées. L'inquiétude constante qui se lit sur son visage et qui ne cesse d'augmenter ne la détourne jamais de cette lutte personnelle qui par cristallisation, devient peu à peu un enjeu moral qui dépasse le simple cas de cette intruse. En face, Maria est mutique. Elle ne rend rien de la générosité et de la protection que lui offre Giovanna. Farouche, elle réagit violemment aux provocations et au mépris des autres familles envers elle et ses deux enfants. Cette antipathie crachée comme un venin cache une déchirure intérieure que l'on imagine irréparable mais que le film se contente de suggérer : est-ce elle qui a dénoncé son mari aux autorités ? Devant ce constat désespéré de l'incommunicabilité des deux femmes, c'est dans la troisième qu'il faut sans doute voir un brin d'optimisme. La petite Rita, l'ainée de Maria, est le seul personnage qui s'ouvre véritablement aux autres, refusant au début tout contact avec les enfants puis s'intégrant progressivement au groupe, jusqu'à participer à l'élaboration du *Mister Jones*. La séquence finale – la fête de fin d'année – contient dans sa joie, son énergie et sa vitalité enfin retrouvée, un sentiment d'amertume très tenace : tous les membres de la Masseria s'amusent de nouveau, mais il n'y a plus de traces de Maria et de ses enfants, comme volatilisées et déjà oubliées. La puissance que déploie *L'Intrusa* dans toute son humilité devient alors évidente : le film de Leonardo Di Costanzo est un chant à l'honneur de trois actrices formidables, trois femmes puissantes.

«L'Intrusa», plus forte que superwoman et surtout plus vraie

Jean-Michel Frodon — 12.12.2017 - 17 h 06, mis à jour le 12.12.2017 à 17 h 07

Autour du personnage d'une bénévole qui se bat pour concilier ses principes et les pièges d'une réalité violente, le film de Leonardo Di Costanzo construit une aventure à la fois tragique et quotidienne.



Giovanna (Raffaella Giordano), héroïne de "L'Intrusa"

Elle s'appelle Giovanna. C'est une héroïne. Pas une héroïne de film, une héroïne dans la vie. Il y en a plein, des Giovanna, même si pas assez. Mais on les voit moins souvent au cinéma que Superwoman ou les X-Men.

Pourtant, elle aussi à des superpouvoirs: la patience, le sang-froid, la fermeté. Et elle aussi se bat contre des super-vilains bien pires que Lex Luthor, Magnéto ou le Joker: la Camorra, la routine, le cynisme.



Ses aventures ont lieu dans un monde qui ressemble au nôtre en plus extrême, comme Gotham ressemble à New York: les cours et les HLM d'une banlieue, ici près de Naples.

L'Intrusa n'est pas un film d'effets spéciaux et de gadgets. Son seul fantastique naît de la collision entre la planète sombre de la misère des grandes villes contemporaines et l'énergie d'individus qui s'obstinent à bricoler le monde autrement.

Le combat est dur, il n'est pas triste

Voilà l'aventure que raconte Leonardo Di Costanzo. Giovanna dirige La Masseria, un centre qui accueille les enfants d'un quartier dit «désfavorisé» (quel mot bizarre). C'est-à-dire qu'elle est, avec les armes de la parole, de l'exemple, de la sensibilité et de la rigueur, une guerrière sans cesse en première ligne.

Ce combat est dur, éprouvant, il n'est pas triste. Il est même plein de moments joyeux.

LES PLUS PARTAGÉS

LE CENTRE DE VISIONNAGE
On a classé les 122 films Netflix des meilleurs aux plus mauvais



BOUM
Alerte générale, tous les indices annoncent un nouveau krach boursier



SUICIDE
La mort d'August Ames, jeune femme «normale mais avec un job un peu fou», doit nous alerter



Il devient terrible lorsque l'épouse d'un chef mafieux s'installe dans un bâtiment abandonné de La Masseria, et y envoie sa fille.



Jusque-là tenue tant bien que mal à distance, la Camorra est dès lors dans la place –la famille du mari veut récupérer les gamins– et pire encore peut-être, dans les esprits –les autres parents ne veulent pas de cette proximité pour leurs enfants. Les «autres parents», ce sont presqu'uniquement les mères, dans ce film presqu'entièrement habité par des femmes.

Entre le principe de l'hospitalité et la mise en danger de la communauté, on passe du drame épique à la tragédie –sans quitter le bitume et les terrains vagues.

Un cinéma situé

Leonardo fait un cinéma *situé*. Inscrit dans un environnement précis, des lieux, une langue (le napolitain), des rapports humains –c'est ainsi qu'on l'avait découvert, avec son remarquable premier long métrage de fiction, *L'Intervallo*, il y a cinq ans.

Sa longue pratique du documentaire y est très perceptible, elle ne cesse d'enrichir la puissance romanesque, et la valeur d'interrogation universelle de son film.



La fabrication collective d'un robot comique et l'attaque en règle par la police d'un repaire de gangsters y trouvent naturellement place.

Le réseau des relations (avec l'administration, avec les flics, entre les générations) irrigue une situation qui semblait pouvoir être circonscrite à une scène étroite. La présence surplombante d'un hélicoptère rappelle l'existence de puissances «supérieures», menaçantes, invisibles.

Les plans larges inscrivent les péripéties qui surviennent dans La Masseria et les blocs d'immeubles qui l'entourent au sein des paysages urbains infiniment plus vastes.

Dí Costanzo ne «charge pas la barque», n'en rajoute ni sur la misère ni sur la violence, évite le folklore racoleur où se complaisent si volontiers nombre de ses collègues comme Garrone ou Sorrentino.

À LIRE AUSSI [«Makala» ou l'héroïsme du quotidien](#)

Le spectacle –s'en est un– naît de l'attention aux détails, de la mobilité des corps, notamment ceux des enfants. Ces changements d'échelle, ces détails et mobilités sont remarquablement mis en valeurs par la caméra d'Hélène Louvat.

Il naît aussi, de manière décisive, de l'étonnante présence de l'interprète principale, Raffaella Giordano.

On songe par instants à Anna Magnani, tant impressionne cette vibration intérieure, physique, émotionnelle, qui habite l'écran d'un mélange de rage et d'amour, de détermination et de fierté, jusqu'à des états et des choix limites, jusqu'à des gouffres.

L'Intrusa - la critique du film

Accueil > Cinéma > Critiques de films > L'Intrusa - la critique du film

Etranger parmi les siens

Le 1er décembre 2017

Les stigmates de la mafia napolitaine s'exposent dans un film lent, qui manque singulièrement d'action et de rythme.



- **Réalisateur** : Leonardo DiCostanzo
- **Acteur** : Raffaella Giordano
- **Genre** : Drame
- **Nationalité** : Italien
- **Distributeur** : Capricci
- **Date de sortie** : 13 décembre 2017
- **Durée** : 1h35mn
- **Festival** : Festival de Cannes 2017



L'argument : Naples. Aujourd'hui. Giovanna, travailleuse sociale combative de 60 ans, fait face à une criminalité omniprésente. Elle gère un centre qui s'occupe d'enfants défavorisés et offre ainsi une alternative à la domination mafieuse de la ville. Un jour, l'épouse d'un criminel impitoyable de la Camorra, la jeune Maria, en fuite avec ses deux enfants, se réfugie dans ce centre. Lorsqu'elle lui demande sa protection, Giovanna se retrouve confrontée, telle une Antigone moderne, à un dilemme moral qui menace de détruire son travail et sa vie.





Notre avis : L'Italie porte les stigmates des nombreuses années où elle a été gangrénée par des réseaux mafieux qui, s'ils continuent à provoquer peur et méfiance, ne sont que les ombres d'eux-mêmes au vu de leur gloire d'autan. A Naples, théâtre du nouveau long-métrage de Leonardo Di Costanzo, la Camorra reste l'un des acteurs les plus puissants de la cité, qui abritent les victimes directes et collatérales du réseau. Ainsi, bien que le film ne soit pas centré sur la mafia en elle-même, il s'attarde sur ces banlieus où se tassent pauvres et autres déclassés de la société, à commencer par leurs enfants qui évoluent dans un tissu social où la Camorra reste très enracinée.

Après *En quête d'Etat*, en 1999, qui mettait en scène un maire souhaitant rétablir l'état de droit dans une ville en proie au trafic mafieux, et *Un cas d'école* en 2003, qui dépeignait les aventures d'un professeur au cœur d'une banlieue délabrée, Di Costanzo s'intéresse de nouveau à la médiation sociale en installant sa caméra dans un de ces quartiers qui abritent les laissés-pour-compte du système.



Copyright Capricci Films

L'action se déroule ici dans une structure sociale autofinancée, dirigée par des bénévoles qui accueillent des enfants en dehors des heures de classe. Ce refuge représente, pour les habitants des quartiers pauvres alentours, un havre de paix où ils s'estiment à l'abri. Il s'agit d'une alternative à la logique mafieuse, où les orphelins, victimes de la pègre, viennent trouver du réconfort. La police de proximité, qui patrouille quotidiennement dans un secteur dont la structure est le centre, témoigne toutefois d'un contexte délicat tant elle paraît mal à l'aise dès qu'elle met un pied dans ce secteur où la mafia était encore récemment une maîtresse incontestée.

C'est dans ce contexte où les adultes tentent d'insuffler aux enfants un vent de légèreté dans un quotidien difficile, que survient Maria, l'épouse d'un criminel de la mafia locale qui a sévi au sein de ces familles. Elle représente l'Autre, cette étrangère qui vient perturber le rouage mis en place par Giovanna, qui voudrait aider tout le monde et ne contente finalement personne en permettant au loup d'entrer dans la bergerie : le personnage principal essaie ici de faire consensus, oubliant au passage l'histoire très difficile qui se cache derrière chacun des sourires des enfants qu'elle gère.



Copyright Capricci Films

La jeunesse devient alors l'enjeu principal du film : la caméra est posée au niveau de son regard, tentant de capter au fond des yeux des bambini la manière dont ils comprennent tout ce qui se déroule autour d'eux. Le monde des adultes et des plus jeunes se conjugue alors : alors que les parents d'élèves se posent en juges et condamnent aussitôt cette femme qui a fait partie de l'organisation criminelle qui a détruit leurs familles, leur progéniture cherche à établir son propre système. Peut-elle se lier aux enfants nés au sein de



Notre avis : L'Italie porte les stigmates des nombreuses années où elle a été gangrenée par des réseaux mafieux qui, s'ils continuent à provoquer peur et méfiance, ne sont que les ombres d'eux-mêmes au vu de leur gloire d'antan. A Naples, théâtre du nouveau long-métrage de Leonardo Di Costanzo, la Camorra reste l'un des acteurs les plus puissants de la cité, qui abritent les victimes directes et collatérales du réseau. Ainsi, bien que le film ne soit pas centré sur la mafia en elle-même, il s'attarde sur ces banlieus où se tassent pauvres et autres déclassés de la société, à commencer par leurs enfants qui évoluent dans un tissu social où la Camorra reste très enracinée.

Après *En quête d'État*, en 1999, qui mettait en scène un maire souhaitant rétablir l'état de droit dans une ville en proie au trafic mafieux, et *Un cas d'école* en 2003, qui dépeignait les aventures d'un professeur au cœur d'une banlieue délabrée, Di Costanzo s'intéresse de nouveau à la médiation sociale en installant sa caméra dans un de ces quartiers qui abritent les laissés-pour-compte du système.



Copyright Capricci Films

L'action se déroule ici dans une structure sociale autofinancée, dirigée par des bénévoles qui accueillent des enfants en dehors des heures de classe. Ce refuge représente, pour les habitants des quartiers pauvres alentours, un havre de paix où ils s'estiment à l'abri. Il s'agit d'une alternative à la logique mafieuse, où les orphelins, victimes de la pègre, viennent trouver du réconfort. La police de proximité, qui patrouille quotidiennement dans un secteur dont la structure est le centre, témoigne toutefois d'un contexte délicat tant elle paraît mal à l'aise dès qu'elle met un pied dans ce secteur où la mafia était encore récemment une maîtresse incontestée.

C'est dans ce contexte où les adultes tentent d'insuffler aux enfants un vent de légèreté dans un quotidien difficile, que survient Maria, l'épouse d'un criminel de la mafia locale qui a sévi au sein de ces familles. Elle représente l'Autre, cette étrangère qui vient perturber le rouage mis en place par Giovanna, qui voudrait aider tout le monde et ne contente finalement personne en permettant au loup d'entrer dans la bergerie ; le personnage principal essaye ici de faire consensus, oubliant au passage l'histoire très difficile qui se cache derrière chacun des sourires des enfants qu'elle gère.



Copyright Capricci Films

La jeunesse devient alors l'enjeu principal du film : la caméra est posée au niveau de son regard, tentant de capter au fond des yeux des bambini la manière dont ils comprennent tout ce qui se déroule autour d'eux. Le monde des adultes et des plus jeunes se conjugue alors : alors que les parents d'élèves se posent en juges et condamnent aussitôt cette femme qui a fait partie de l'organisation criminelle qui a détruit leurs familles, leur progéniture cherche à établir son propre système. Peut-elle se lier aux enfants nés au sein de



29 Novembre 2017

N°2117

p.42

L'Intrusa [L'Intrusa]

de Leonardo Di Costanzo

Giovanna, une éducatrice pour enfant à Naples, voit sa vie bouleversée quand Maria, une femme de mafieuse, s'installe dans son centre avec sa fille. Un film doux-amer, simple et beau, où la Camorra est hors-champ mais l'humanité plein cadre.



★★ Un des grands plaisirs cinéphiles est de voir un film qui se transcende sous nos yeux, comme si, à partir du scénario, il décidait de tracer sa propre voie, de faire sauter les digues explicatives du synopsis. *L'Intrusa*, par son sujet fort, sa caution documentaire, et ses (anti)-héros tout en maxillaires serrés, pourrait être coulé dans le même moule que les dizaines de films "édifiants" qui pourrissent chaque année dans nos cinémas. Mais le film n'est fort heureusement pas de cet acabit, et parvient donc aisément à se métamorphoser, passé un prologue trop explicatif, en une bouleversante chronique en huis-clos d'une terrassante (parce qu'inattendue) humanité. La plus grande force du film est d'ailleurs de rompre, finement, avec les topoï insupportables inhérents aux films naturalistes. Ici, les enfants ne reproduisent pas une sorte de micro-société adulte, avec les mêmes jeux de pouvoirs : au contraire, à la loi du silence, ils opposent une vivacité de parole et d'action. Les personnages adultes ne sont ni des pions au service d'un récit rouleau-compresseur, ni des concepts manichéens : la mafia est un poison volatile, invisible, qui détruit aussi bien ceux qui s'y opposent que ceux qui, contraints, y participent. Di Costanzo touche ainsi, avec ce trident féminin (Giovanna, Maria et Rita) à une complétude de l'âme humaine, où toutes essayent, malgré tout, de vivre dignement, femme de mafieuse ou bénévole engagée, et où la simplicité des sentiments universels ne rend que plus viscérale l'empathie. Et ainsi montrer que l'intruse qui donne son nom au film est la pernicieuse maladie mafieuse, et non pas celle qui en subit les symptômes. C.D.

DRAME

Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Raffaella Giordano [Giovanna], Valentina Vannino [Maria], Martina Abbate [Rita], Anna Patierno [Sabina], Marcello Fonte [Minol], Gianni Vastarella [Guilio], Flavio Rizzo [Vittorio], Maddalena Stornaiuolo [Carmela], Riccardo Veno [Sessal], Emma Ferulano [Claudia], Giovanni Manna [Tommaso], Vittorio Gargiulo [Ciro], Alessandra Esposito [Ernestina], Flora Faliti [Raffaela], Francesca Zazzeri [Patrizia], Maria Noioso [Bianca], Christian Giroso [Amato], Carmine Paternoster [Amitrano].

Scénario : Leonardo Di Costanzo, Maurizio Braucci et Bruno Oliviero **Images :** Hélène Louvat **Montage :** Carlotta Cristiani **1^{er} assistant réal. :** David Maria Putorti **Musique :** Marco Cappelli et Adam Rudolph **Son :** Maricetta Lombardo **Décors :** Luca Servino **Costumes :** Loredana Buscemi **Effets visuels :** Marco Tudini **Maquillage :** Giovanni Turco **Casting :** Alessandra Cutolo **Production :** Tempesta **Coproduction :** Amka Films Productions, Capricci Films, RSI, ZDF et Arte **Producteur :** Carlo Cresto-Dina **Producteur délégué :** Giorgio Casparini **Coproducteurs :** Thierry Lounas et Tiziana Soudani **Producteur associé :** Alessio Lazzareschi **Distributeur :** Capricci Films.

95 minutes. Italie - Suisse - France, 2017

Sortie France : 13 décembre 2017

◆ RÉSUMÉ

Giovanna est la directrice d'un centre pour enfants défavorisés dans la banlieue de Naples. Dans la cour du centre, elle a laissé une petite maison à la disposition de Maria, une femme qui y habite avec ses deux enfants, un bébé et sa fille Rita. Mais alors que Giovanna et les autres bénévoles travaillent sur une fête qu'ils doivent organiser avec les enfants, une descente de police a lieu dans la petite maison : Maria était la femme d'un mafieux en fuite, Amitrano, qu'elle avait cachée ici, alors qu'elle avait assuré à Giovanna vouloir le fuir. Giovanna, malgré la trahison, refuse d'expulser Maria du refuge, et accueille même Rita dans son centre. Cependant, l'entreprise n'est pas bien vue dans son entourage, en particulier par la veuve d'un homme tué par erreur par Amitrano, ou par la grand-mère d'une petite fille, Ernestina, devenue muette après qu'elle a vu son père se faire battre par le même mafieux.

SUITE... L'ambiance devient délétère, les parents ne voulant pas que leurs enfants fréquentent la fille d'un assassin mafieux. Une dispute entre Rita et le jeune Tommasino va mettre le feu aux poudres : Maria menace de représailles le jeune enfant et, malgré les protestations de Giovanna, qui jure que cela ne se reproduira plus, les parents, soutenus par l'école qui gère l'association, décident de retirer leurs enfants du centre, annulant de fait la fête prévue. Finalement, Maria décide de quitter les lieux avec ses enfants. La fête a donc bien lieu, sans Rita.

Visa d'exploitation : 146050. Format : 1,85 - Couleur - Son : Dolby SRD.

CHACUN CHERCHE SON FILM

L'INTRUSA

L'intrusa | 95 minutes | Couleur



A Naples, Giovanna a fondé un centre extrascolaire pour enfants. Un lieu qui agit comme une forteresse dans ce quartier d'une ville gangrénée par la mafia. La police effectue une opération dans le manoir où se trouve le centre récréatif et y trouve un membre de la camorra. Celui-ci est accusé d'avoir assassiné un ouvrier avec une kalachnikov. La jeune épouse du criminel reste dans la cabane du jardin du centre, avec sa fille de 10 ans. Elle avait demandé l'hospitalité à Giovanna sans dire à cette dernière qu'elle y cacherait son mari. Giovanna doit faire un choix : soit respecter ses valeurs d'accueil ou exiger le départ de la jeune femme, en réponse à l'hostilité des habitants...



Altérité, Camorra, Humanisme, Naples

Réalisateur

Leonardo Di Costanzo

Date de sortie

13/12/2017

Genre

Drame

Nationalité

Italie

Distribution

Les Bookmakers

Classification

Tous publics

Acteurs



Raffaella Giordano

Rôle : Giovanna



Valentina Vannino

Rôle : Maria



Martina Abbate

Rôle : Rita

BANDE-ANNONCE

PLUS D'INFOS

VOIR LE GÉNÉRIQUE

VOIR TOUT LE CASTING

Critique de la rédaction

 *L'Intrusa* de Leonardo Di Costanzo est un film de fiction dont l'action se situe à Naples. Giovanna (Raffaella Giordano), directrice d'un centre aéré, accueille, en plus des habituels enfants, une mère en souffrance et sa fille, qui se trouvera être la femme d'un membre de la Camorra. Cela ne va pas sans poser de problème auprès des autres parents.

Giovanna est alors tiraillée entre le respect de ses convictions intimes, l'accueil, et la possible perte de la confiance des parents. Par voie de conséquence, son travail auprès des enfants se trouve remis en cause. Dilemme cruel car aucune solution n'est bonne à ses yeux, et laisser faire ne résout rien.

Ce film est donc riche d'une problématique intéressante, le spectateur étant en pleine empathie avec Giovanna, tant par la connaissance de l'énorme travail qu'elle réalise auprès des enfants, que par le partage de ses convictions humanistes. Le ressort dramatique est parfaitement maîtrisé, accompagné par un travail remarquable sur la lumière et les alternances de scènes intérieures et extérieures, qui pourraient symboliser le tiraillement du personnage principal entre l'intime et le montré.

La solution viendra de « l'autre » celui dont tout le monde se méfie, et c'est peut-être encore une leçon du film, la compréhension nécessaire de l'altérité pour établir une société harmonieuse.

Un grand sujet de société habilement traité.

L.S.

Publié le 03/11/2017

LES VIDÉOS DU FILM



VOIR TOUTES LES VIDÉOS

LES PHOTOS DU FILM



VOIR TOUTES LES PHOTOS



MUSIQUE • RESTAURANTS • CINÉMA • LIVRES • ART ET EXPOS • THÉÂTRE • ANNONCES
 FORUM • EMPLOI • CONFÉRENCES ET DÉBATS • WIKITALIE • AVANTAGES MEMBRES
 NOS COURS • RÉDUCTIONS ET INVITATIONS • GASTRONOMIE • DIVERS • VIDÉOS

CINÉMA

Publié le vendredi, 10 novembre 2017 à 09h55

L'Intrusa, film écrit et réalisé par Leonardo Di Costanzo



Par Roberta Spirito

Le 13 décembre 2017 sortira en salles *L'Intrusa*, film écrit et réalisé par Leonardo Di Costanzo, réalisateur Napolitain qui vit entre Paris et Naples. *L'Intrusa* s'est fait remarquer lors de la quinzaine des réalisateurs de la dernière édition du Festival de Cannes.

Banlieue de Naples. Giovanna dirige bénévolement un centre d'accueil pour enfants dans un quartier populaire, véritable rempart contre la mainmise de la mafia. Un jour, la jeune Maria, épouse d'un criminel de la Camorra en fuite, vient s'installer avec ses deux enfants dans un baraquement du centre avec l'accord de Giovanna. L'hospitalité qui lui est accordée met la communauté en émoi. Au pied du mur, Giovanna va devoir faire un choix qui pourrait remettre en cause le sens même de son travail.

Le réalisateur se défend d'avoir fait un film sur la Camorra : « *L'Intrusa* est un film dans lequel la Camorra est présente, mais ce n'est pas un film sur la Camorra. C'est un film sur ceux qui vivent avec elle jour après jour, sur ceux qui, jour après jour, essaient de lui prendre du terrain, de rallier des gens à leur cause, de parvenir à un consensus social sans pour autant être juge ou policier. »

Le personnage de Giovanna, magnifiquement joué par Raffaella Giordano, est très « encrément », c'est elle qui tient tout le film... même si « l'intruse », Maria, dont le douceur de ses traits (on dirait presque un portrait de Modigliani), contraste avec la dureté de ses propos et sa détermination prend de plus en plus de place. Deux femmes fortes qui s'affrontent et qui ne sont entourées pratiquement que d'autres femmes. La présence masculine est très limitée et totalement accessoire.

« Ce qui est raconté dans le film, précise le réalisateur, s'inspire d'événements qui, pour partie, ont réellement eu lieu : Giovanna a créé un centre communautaire récréatif dont elle est une figure clé, qui s'occupe d'enfants en danger. C'est en fait plus que ça : un refuge, une alternative à la logique mafieuse du quartier. Un endroit où on essaie de prouver que des formes de coexistence échappant à l'oppression et à la violence mafieuses sont possibles dans ce quartier aussi. Un îlot où règnent la solidarité, le partage, le respect mutuel, où l'espoir d'une autre vie renait. »

L'Intrusa film écrit et réalisé par Leonardo Di Costanzo. Avec Raffaella Giordano (Giovanna), Valentina Vannino (Maria), Martina Abbate (Rita).



L'INTRUSA - LEONARDO DI COSTANZO / FILM ANNONCE
de CAPRICCI FILMS

01:34

vimeo

Informations pratiques

- En salles dès le 13 décembre 2017

Jeu-concours des places à gagner (terminé) [réservé aux abonnés à notre lettre](#)

PAGES LIÉES

Interviews cinéma

Interviews avec auteurs, cinéastes, scénaristes....

Cinéma italien à Paris

Quelques salles où les films italiens se sentent chez eux

PARTENARIATS AVANTAGES

Tout mais pas ça, un nouveau film avec Alessandro Gassman

Alessandro Gassman revient sur le grand écran encore une fois avec son copain Marco Giallini dans la comédie "Tout, mais pas ça" (Se Dio vuole), sous la direction de Edoardo Falcone....

Vinicio Capossela présente Canzoni della cupa

Vinicio Capossela sera en concert au Café de la Danse du 16 au 18 octobre 2017 pour présenter son nouvel album "Canzoni della cupa". Décrit comme « visionnaire » par le New York Times....

Festival d'automne : Salvatore Sciarrino œuvres des années 1970 et 1980

Salvatore Sciarrino évoque les fascinants croisements de la civilisation sicilienne, lointains souvenirs de cultures déposées par les siècles sur la terre d'Empédocle. Et sa musique, tendue....

Festival d'Automne : Luigi Nono, Canti di vita e d'amore

Dans le cadre du Festival d'automne, deux soirées les 17 et 18 novembre à Radio France et à Saint-Quentin-en-Yvelines pour un voyage dirigé par le chef d'orchestre italien Tito Ceccerini à travers...

Raphael Gualazzi présente : Love Life Peace

Raphael Gualazzi est de retour à Paris vendredi 13 octobre pour présenter son nouvel album « Love Life Peace », qui sortira chez Pias le 6 octobre et qui fait dès maintenant sensation avec la sortie...

Cours italien de l'Italie à Paris saison 2017-2018

Comme à chaque rentrée, notre association vous présente son programme d'enseignement de la langue et de la culture italiennes. Les cours démarrent la semaine du 25 septembre 2017. Vous pouvez...

PROPOSEZ



Pour proposer un partenariat ou une actualité

L'intrusa

FRÉDÉRIC THEOBALD AVEC FRANÇOISE RICARD publié le 12/12/2017

de Leonardo Di Costanzo

Italie, 1h 36

La Vie aime : un peu

C'est un îlot dans la banlieue de Naples, un refuge au milieu de la violence, où des enfants sous la conduite d'adultes bénévoles peuvent échapper à la Camorra et à la loi du plus fort, et qui sait s'inventer un futur heureux. Mais la quiétude de ce centre est mise à mal par l'arrivée d'une mère et de son enfant : l'épouse et la fille d'un mafieux recherché et bientôt arrêté par la police. Le fait divers s'efface derrière le dilemme moral : que faire de ces « intrus » ? Les rejeter au nom de la paix sociale ou les accueillir au nom d'une solidarité indéfectible ? Porté par la figure noble de la directrice du centre (la danseuse et chorégraphe Raffaella Giordano) *L'Intrusa* confronte avec intelligence une utopie à la réalité. Dommage que son dépouillement

confine parfois à la sécheresse. (F.T.)

L'intrusa : La critique



Date : 07 / 12 / 2017 à 08h00

Par : Dominique Bleuet

[Partager](#)

[Tweeter](#)

[g+1](#)

[Partager](#)

[Tumblr](#)

[Pin it](#)

[Reddit](#)

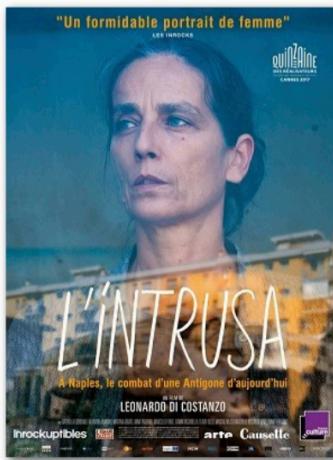
[Partager](#)

Sources : Unification

Film émouvant, *L'intrusa* met en scène des personnages attachants, interprétés avec une sobriété qui alimente une ambiance à la limite du documentaire. On a la sensation de se trouver parmi eux. C'est plutôt bien fait.

L'esthétique est soignée. Et le fond tout aussi respecté.

L'auteur rend ici hommage à une sorte de " « héros » des temps modernes." revendique-t-il. "Des gens dont..." selon lui, " on ne parle pas assez, eu égard à leur importance sociale et aux problématiques auxquelles ils se confrontent. Des gens qui, en raison de leurs convictions politiques, religieuses ou simplement humanistes, décident de dédier leur vie à une cause sociale."



Des gens. Ordinaires. Exposés à la grande difficulté. Solidaires et spontanés. Des personnages dessinés avec tendresse et admiration. Inspirés par la dure réalité quotidienne de ces quartiers.

Fasciné par ces parcours altruistes, Leonardo Di Costanzo avait déjà étudié *Un cas d'école* qui suivait un professeur dans une banlieue délabrée. Et donné sa voix à un maire qui veut rétablir l'état de droit dans une ville dominée par le trafic mafieux dans *En quête d'Etat*.

On ne peut que le suivre à nouveau dans cette aventure humaine, qui voit une travailleuse sociale aux prises avec la loi du silence et la pression mafieuse, qui briment les meilleures intentions.

L'image est colorée, presque joyeuse, en dépit des craintes et des peurs sous-jacentes. Il y a du bon dans tout ce désespoir. Et ça fait du bien. Le regard de cette femme sur la société qui l'entoure est à la fois affligé et bienveillant.

Elle ne juge pas, elle soigne.

Envers et contre tout, elle reste optimiste et se bat pour le bien être des enfants et de leurs parents, par extension. Sans espérer en retour que l'expression de leur bonheur, même fugace.

Sa détermination est poignante. Et comme une goutte d'eau dans la mer, elle a le mérite d'exister, contre vents et marées.

Bien entendu, on n'ira pas voir ce film pour rigoler... et il vaudrait mieux ne pas avoir déjà le bourdon. Mais c'est un beau film tout de même.

A voir et à réfléchir.